

Rencontre avec Ajit Kumar, maître de kalaripayatt

propos recueillis par Naïsiwon El Aniou, à Nemom, dans le Kerala



photo : Lorain Pottier

Naïsiwon El Aniou : Quand avez-vous commencé à enseigner ?

Ajit Kumar : J'avais 15 ans lorsque j'ai enseigné pour la première fois auprès de mon père⁽¹⁾ qui m'a formé.

N. E. A. : A quand remonte votre premier spectacle ?

A. K. : Je donnais des performances dans le Kerala depuis l'enfance. A partir de 1982, cela s'est développé. J'avais 14 ans lorsqu'une équipe de la BBC est venue pour tourner un documentaire dans l'école de mon père. Le tournage a eu lieu dans son ancien kalari⁽²⁾, une construction traditionnelle, creusée dans la terre, qui a été détruite par un incendie. Nous avons commencé alors à donner plus de performances à l'extérieur et dans toute l'Inde. Depuis, le kalari a été reconstruit et mon père y enseigne encore.

N. E. A. : En 2001, vous avez eu l'occasion de vous produire en France pour la première fois, quel souvenir en gardez-vous ?

A. K. : J'ai été invité à Paris à l'occa-

sion du festival de l'Inde du Sud à la Villette. J'étais alors en tournée en Europe avec Abani Biswas, du Milon Mela Group. Nous nous étions produits en Suisse, en Pologne, en Italie et en Autriche. J'en garde un bon souvenir malgré la difficulté à me produire pour la première fois avec un partenaire hors de l'Inde. C'était le premier voyage en Europe de Pramod Kumar, qui est aujourd'hui mon assistant. J'étais un peu inquiet, mais finalement tout s'est bien passé.

N. E. A. : Quelle différence y a-t-il entre les enseignements indiens et européens ?

A. K. : L'enseignement traditionnel tel que nous le donnons en Inde est beaucoup plus strict. Le rapport à la discipline notamment est différent. La culture et la religion sont pour nous très importants. En Inde, les élèves pratiquent tous les jours, ce qui n'est pas le cas des Occidentaux. Pour enseigner ici, j'ai dû m'adapter aux conditions présentes.

N. E. A. : En France, on connaît mieux le Kalaripayatt du Nord. Vous pratiquez et enseignez la forme du Sud, quelle est la différence ?

A. K. : La forme plus connue en France est le Sivian Kalaripayatt du Nord. Dans la forme du Sud, le travail corporel et l'apprentissage sont plus immédiats, moins rigides, plus vivants. Il faut tout de suite entrer dans l'action, dans le mouvement. On apprend notamment beaucoup plus rapidement à manier les armes. La gestuelle est plus fonctionnelle pour la lutte et moins esthétique.

N. E. A. : Comment le Kalaripayatt est-il passé de la lutte au spectacle ?

A. K. : Les combats ont toujours été plus ou moins publics. Au début, il s'agissait de combats entre les familles, les différents kalaris, proches d'une lutte-spectacle. Les combats publics ont cessé durant la colonisation, car la pratique, interdite, a dû continuer en secret. Elle s'est transformée en l'art martial connu aujourd'hui et a développé davantage de liens avec la médecine ayurvédique. Aujourd'hui, le Kalaripayatt évolue de plus en plus vers le spectacle avec par exemple des musiciens qui jouent en direct pour les performances. Dans cet esprit, le Maruthi Kalari, Centre for Marma Chikilsa, fondé par mon père en 1957, conjugue spectacle et art martial. On y enseigne différents styles de Kalaripayatt, le Khatakali et d'autres danses folkloriques du Kerala. J'essaie aussi de développer ce travail en collaboration avec Maryse Noiseux pour le Khatakali dans la rencontre avec des artistes occidentaux. ■

*La pratique,
interdite,
a dû continuer
en secret.*

(1) Thankappan Assan Guru, né en 1930, vit et enseigne à Trivandrum.
(2) Kalari : espace de pratique spécialement construit, selon des règles très précises (dimensions, orientations, autel...).